

Concours de nouvelles 2024

NOUVELLES PRIMÉES



E

SOMMAIRE

CONCOURS DE NOUVELLES

- ▶ *L'ode "héroïque" d'Yssé la grande* 1
SOPHIE HUARD
- ▶ *Ricochets* 7
DAVID PERALBO
- ▶ *E pericoloso sporgersi* 13
VALÉRIE BILLE
- ▶ *La poursuite du silence* 19
CLÉMENT MORLHON

CONCOURS DE NOUVELLES MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

- ▶ *L'homme est un oiseau sans ailes* 25
FARZANA MOHAMMADI
- ▶ *Du lit au destin* 31
MEHRZAD DEHGHANI MOFRADPOUR
- ▶ *De Kaboul à Paris* 35
ARZOO FERDOUS
- ▶ *Le migrateur* 39
IBRAHIM SALAMA

CONCOURS DE NOUVELLES 2024
DE L'UNIVERSITÉ PARIS 8
SUR LE THÈME "ODYSSÉE"

LES NOUVELLES LAURÉATES

Le Concours de nouvelles de l'Université Paris 8 est ouvert aux étudiants des universités de l'Académie de Créteil, aux habitants et travailleurs de la Seine-Saint-Denis

Le Concours de Nouvelles mention "Ma première nouvelle en français" est ouvert aux étudiants réfugiés et demandeurs d'asile dans le cadre du Diplôme d'université "Passerelle" de Français Langue Étrangère

1ER PRIX

**L'ODE « HÉROÏQUE »
D'YSSÉ LA GRANDE**

SOPHIE HUARD

Tic-tac tic-tac

Vous entendez ce tic et tac ? Comme un diapason. Je ne sais pas trop d'où il vient, ce qu'il délimite, ni rythme.

Tic-tac, tic-tac.

Peut-être une épreuve sportive, le BAC, le jeu des mille euros.

" Poussez Madame, poussez ", sont les premiers mots que j'entends dans un grand chaos, avec des trucs collants sur moi, des odeurs très spéciales, il faut le dire, et plusieurs personnes autour qui me regardent comme si j'étais le Messie. Enfin le Messie, la tête en bas, peu élogieux tout de même. Et ils me tirent, m'aspirent en criant. C'est quoi ce monde de fou ? J'ai une cuillère bloquée sur mes deux oreilles. Mais laissez-moi tranquille ! Je lutte pour rester dans mon petit cocon, rien à faire, ils sont trop forts.

Étrange impression que cette arrivée aux forceps avec pour seule récompense la séparation brutale d'avec ce tuyau fort agréable qui m'accompagnait depuis plusieurs mois. J'aimais ce flot de goûts variés, épicés, exotiques. J'essayais de deviner quels nouveaux mets m'étaient donnés à déguster chaque jour, même la nuit parfois. En tout cas, le choix des ingrédients était à la hauteur de mes attentes. Je lui avais donné un petit nom d'ailleurs, à ce pourvoyeur de saveurs : « *All inclusive* ». À l'américaine, quoi.

Et clac coupé, comme ça, sans équivoque ni avis d'expulsion.

Franchement l'incompréhension, la colère furent mes premiers sentiments.

Tic-tac tic-tac

Sensation tellement agréable, je flotte. Je suis dans l'eau. Mon souffle est en adéquation avec un autre souffle. Mon cœur bat la mesure et s'enveloppe docilement d'une impression d'apesanteur musicale. Ce monde est étrange comme si la gravité n'existait plus. Les arbres dansent au-dessus de nuages. Le soleil fait briller les épines des pins. Je flotte.

ET BANG !

Aïe, aïe, mais pourquoi vous me secouez comme ça. Aïe. Ils ont l'air de se réjouir de me voir crier. Sadique, va !

Mais tout d'un coup je me sens mieux, happée par une douceur nouvelle, charnelle, belle. Celle d'une peau moite qui semble me connaître. Je me retrouve face à de grands yeux bleus qui me sourient avec amour. C'est agréable comme sensation ce regard.

Ce profil bleu azur me saisit les doigts, enfin essaye car ma peau est tellement fripée. J'ai l'impression d'avoir passé 10 heures dans un sèche-linge.

Soudainement, une odeur m'attire fortement.

J'ai faim. Rappelez-vous, on m'a coupé mon tube « *all inclusive* », il y a quelques minutes.

Attends je me rapproche. Je tâte avec ma bouche. On semble m'orienter vers une chose molle autour, mais pointue au centre... J'essaie de mastiquer, sucer.

Et là, incroyable, la source d'Eden découverte comme ça en quelques minutes.

Indiana Jones n'a qu'à bien se tenir, Yssé est là. Les sources du Tigre et de l'Euphrate se trouvent ici, Monsieur Jones. L'Anatolie est à moi. Quel régal ! Je suis baignée dans une sensation de bien-être extrême.

Tic-tac tic-tac

Je vole, je suis un chat volant. Les fleurs jaillissent des maisons, les maisons jaillissent des arbres, les arbres jaillissent des ruisseaux, les ruisseaux jaillissent des petites collines... On pourrait croire un arc-en-ciel de vie terrestre. Je contemple.

Le soleil m'attire comme un aimant, d'un souffle nouveau. Je flotte. J'aime flotter. C'est tellement beau ces superpositions de vies. Plus j'avance, plus je découvre des merveilles, la cité d'or est là je pense.

Des pleurs s'élèvent de mon petit thorax. Mais pourquoi d'un coup comme ça, si brutal ? Je ne sais pas trop, juste envie de me faire connaître, j'imagine. Je pleure, je pleure.

Les yeux bleus semblent très inquiets de me voir ainsi. Je sens son regard s'agiter, la rétine se mouvoir avec une notion de danger.

Les yeux bleus m'enveloppent dans ses bras. Sûrement pour me souder, par une façon ou une autre, me faire arrêter de leur jouer la Traviata version aiguë.

Non madame, je ne suis pas fille facile. J'ai envie de pleurer, je pleure. Point à la ligne.

Et oui, qui plus est, sans aucune raison apparente.

Je m'entraîne pour plus tard, j'ai l'intuition que ça fonctionne pour amadouer l'autre dans certains moments de la vie.

Crier, pleurer, gesticuler, faire du bruit afin de basculer les projecteurs sur soi. Les humains semblent fonctionner ainsi.

L'ego sonne leur glas et la reconnaissance leur linceul.

Quelqu'un me saisit. Me saisit rapidement, je sens l'urgence me saisir.

J'étais bien, moi, dans ce cocon chaud, doux et surtout bruyant.

Qui êtes-vous imposteur ? Laissez-moi tranquille ! Lâchez-moi ! Mais c'est un grand malade, il m'emmène loin des yeux bleus, comme ça !

Mais, mais lâchez moi !

Tic-tac tic-tac

Sensation de gêne, un truc me gratte terriblement. Une piqûre, un moustique, une araignée, une punaise. Enfin bon, un insecte géant qui pense que ma peau, mon sang sont des victuailles pour lui.

Erreur, assaillant !

Je me débats et le somme d'arrêter de me piquer. Mais rien n'y fait. La piqûre est douloureuse mais ne me met pas à terre. Je repars vaillamment.

Le soleil m'éblouit. Mon corps flotte de nouveau. J'ai envie de toucher cette couleur pourpre qui m'englobe mais brusquement, elle m'échappe.

OOOOH !

Je suis dans un bocal.

Oui un bocal ! Moi, Yssé la Grande, qui ai découvert l'Éden, qui chante comme la Callas, qui ai combattu des insectes géants, ils m'ont mise dans un BOCAL ! Avec plein de tubes partout. Mais pourquoi ils me font endurer tel supplice ? Un de ces tubes sort de ma bouche. J'ai cru pendant quelques secondes que « all inclusive » était de retour. Mais que nenni, ce tube m'insuffle de l'air. Étrange sensation. Il essaye de me gonfler à l'hélium ou quoi ?

Il fait froid. J'ai froid.

Tic-tac tic-tac

Cette couleur pourpre s'est propagée. Une armée d'Amarantes en rang, créant un parterre sang glaçant.

Je suis seule.

Au loin, il me semble distinguer un cyclope, une sorte de monstre avec une grande tête, un œil. J'avance, je ne reculerai pas.

Je veux revoir les grands yeux bleus.

Je crie, je crie, encore plus fort. Je lance des cordons d'amarantes pour le faire plier. L'œil n'apprécie guère et se retire. Je continue d'avancer...

Le bocal s'est refermé. Il fait nuit. Seul un faisceau semble me transpercer.

Je ne peux plus bouger.

J'ai toujours ce tuyau dans la gorge. Je crie mais rien ne sort, pas un bruit. Un cri silencieux. Les pires, ceux que personne n'entend mais qui tuent. J'ai des trucs accrochés sur les bras, sur les jambes. Une douleur sourde m'envahit.

Aidez-moi !

Je suis là.

Tic-tac tic-tac

J'avance obstinément. J'ai l'impression de tomber de Charybde en Scylla.

Que m'arrive-t-il ?

Je reprends ma course effrénée. J'aperçois au loin un mirage, mais que représente-t-il ? Ça m'aveugle. Une tour se dresse soudainement. Mon chemin est fait d'obstacles impressionnants. Un miroir géant me barre le passage. Est-ce mon reflet ? Que dire ? Que faire ? Je trouve un pieu. Je le saisis. Je le lance devant moi avec force. Le miroir se brise. La porte s'ouvre.

On me prend doucement. Je sors du bocal. Ça fait du bien de pouvoir bouger.
Oh, j'aperçois les grands yeux bleus. Ils sont mouillés. J'ai l'impression de voir
la mer, une mère triste, où les larmes coulent sans retenue.
On me pose délicatement sur son torse. Pas simple avec tout cet attirail de
combattant. Gengis Khan était sûrement moins chargé qu'Yssé la Grande !
Je sens une caresse douce et légère, c'est reposant.
J'entends des voix.
Les yeux bleus écoutent attentivement.
Des mots sont martelés : « prématuré », « narcolepsie », « arythmie ».
Peut-être sommes-nous dans le jeu *Pyramide*. En trois blocs. Faites vos jeux
Madame !

Tic-tac tic-tac

*Je chute. Les portes se sont ouvertes et je chute.
J'essaye de me retourner, j'essaye de voler.
Mais rien n'y fait, je chute.
Les amarantes m'enveloppent, je deviens Sang.
Sans protection, sans sécurité, tel un funambule sur son fil.
Sans équilibre.
L'Ode d'Yssé la Grande,
Commence donc ainsi,
Avec dichotomie,
Réelle et onirique,
Vécue et rêvée
Entre chimère et certitude
Entre la vie et la mort*

Tic-tac tic-tac

Chut. Pas un bruit. Je suis Yssé la Grande, j'ai trouvé l'Eden, j'ai combattu des
insectes géants, le cyclope, j'ai chanté pour amadouer, j'ai brisé le verre, j'ai
ouvert la porte et...

Chut.

2ÈME PRIX

RICOCHETS

DAVID PERALBO

La seconde pierre avait traversé le rouleau d'une vaguelette pour rebondir sur la surface de l'eau et disparaître. Le jeune garçon fléchit aussitôt son poignet, et son quatrième lancé fut bien plus spectaculaire. Le galet plat fit de larges bonds sur le vernis azuré. Il se tourna vivement pour échanger un regard complice avec le chien à poil long qui l'observait, allongé sur le sable, la langue pendante. Un vieil Aydi à la robe fauve. Il s'approcha de lui, et aussitôt le chien roula sa tête pour accueillir les fermes caresses de son jeune maître. « Tu as vu ? Tu as vu ça ? Combien de ricochets cette fois, hein ? Au moins une dizaine. Si je viens ici chaque jour, je deviendrai vraiment très fort. »

Il releva son visage adolescent vers le ciel infini du matin. Un ciel à peine fendu de petites cannelures blanches. En tournant la tête, à droite, puis à gauche, il semblait vérifier que la plage était toujours déserte. Par endroit, le sable léché par le vent chaud des plaines se soulevait par petites bouffées.

« Et si je viens chaque jour, je remplirai la mer de cailloux, et je marcherai sur la mer, et j'irai chercher mon père, et je le ramènerai chez nous. »

Le chien posa sa gueule entre ses pattes en plissant les yeux, comme s'il s'était résolu lui aussi à attendre que la mer se remplisse de pierre.

« Tu te souviens de mon père ? Tu ne l'as pas oublié n'est-ce pas ? Moi, je le reconnaitrais entre mille. Toi aussi. Tu verras. Entre mille. »

En plongeant la main dans son sac de toiles tissées, il fit crisser les cailloux entre eux. Des cailloux plats, choisis avec soin pour leur capacité à rebondir sur l'eau comme les sabots d'un cheval ailé frappant la surface en faisant jaillir d'éclatantes gerbes d'écume blanche. Mais la mer lasse, repue, indifférente, comme un miroir interminable, engloutissait les unes après les autres ses réserves de pierre sans jamais ni se fendre, ni se briser.

« Alors, maman ne pleurera plus sur son ouvrage. »

Le chien de berger dressa l'oreille.

Une grappe d'enfants descendait les dunes de sable au loin. Un essaim qui descendait des quartiers sud de la ville comme une nuée élastique tantôt compacte, tantôt dilatée. On les devinait agités, mais d'aussi loin, leur marche en direction de la mer était atone, étouffée par la régularité des roulements de sable et d'eau mêlés sur le bord de mer.

Le jeune garçon devinait le nœud à rubans colorés de la coiffure d'Iris, cheveux ondulants, courant avec les autres enfants, qui s'arrêtaient essouffés, mesurant le chemin qu'il restait à parcourir avant de tremper les pieds dans l'eau turquoise. Malgré la distance, il sut qu'elle l'avait reconnu. Sa trajectoire se déportait lentement dans sa direction. Aux autres qui l'interpellaient, elle désigna le jeune garçon assis aux côtés de son chien face à la mer. Haussements d'épaules. Elle se détourna du groupe en remontant sa tunique en haut des mollets. Ses petits pas dans le sable donnaient à sa démarche une allure de petite vieille alerte, et le jeune garçon distinguait déjà ses prunelles vertes et vives de chouette. Sous le soleil du matin, les bouffées de sable à la pointe de ses pieds étaient des éclats dorés ceints de lumières étincelantes. A quelques mètres de lui, elle se penche sur le sable pour se saisir d'un coquillage, et s'approche du jeune garçon qui la regarde en souriant. C'est une

conque, grosse comme la main.

« Regarde un peu ce que j'ai trouvé, une conque, grosse comme ma main. Elle était là, à moitié enfouie dans le sable. Et tu ne l'as pas vu ? Tant mieux. Tu me portes chance. Je la donnerai à ma mère. »

- Sais-tu qu'on peut la faire chanter ?

- Montre-moi

- Ecoute plutôt.

Il porte la conque contre ses lèvres, et souffle en bouchant avec dextérité certaines parties de son pavillon rose et brun. Iris est émerveillée.

« Comme c'est joli ! »

- C'est mon père qui m'a appris.

- Ton père ? Tu en es sûr ?

- Oui je crois.

- Tu crois ?

- Je ne me souviens plus. Mais qui d'autre ? Nous venions parfois au bord de la mer.

Ils se regardent un instant, et détournent ensemble leur regard vers l'horizon.

- Est-ce que tu vois quelque chose ?

- Non rien.

- Tu attends toujours le retour de ton père ?

- Je sais qu'il reviendra.

- Cela fait si longtemps. Là-bas, leur guerre aura duré dix ans, et voilà trois ans qu'ils ont disparu sur le chemin du retour.

Iris regarde au loin avec une telle intensité. A cet instant, il semble évident que ce qui doit apparaître, apparaîtra maintenant ou n'apparaîtra jamais. Le visage de la jeune fille, concentré comme si elle déchiffrait avec peine le texte dissimulé dans cette couture plane, cet horizon comme une pliure tramée qui noue ensemble la terre et le ciel avec l'étaupe des vies humaines.

Le chien aussi s'est redressé sur ses pattes, alerté de cette décision de voir enfin quelque chose apparaître.

- Farid, sais-tu que ma mère croit qu'on ne saura jamais ce qu'ils sont devenus. Elle dit que les autres navires sont déjà retournés. Elle dit aussi que seul celui du héros s'est perdu dans les courants. Que le châtiment des dieux manœuvre l'éther, les fluides et le gouvernail.

- Qu'est-ce que ta mère sait des courants, des voiles et des vents.

Iris ne quitte pas les yeux du lointain. Pas un seul trait de son visage ne bouge.

- Et ton père, Farid, n'était-il pas dresseur de chevaux ? Que savait-il de la mer avant d'embarquer sur un bateau ? Ma mère sait les liens invisibles avec les dieux. Elle gouverne sous le serment d'Hippocrate à la récolte des naissances, elle sait comment l'art des accouchements mêle la médecine aux libations, et l'offrande aux morphologies naissantes. Ton père, aussi savant soit-il des encolures, des chars et des cavaliers, que sait-il des dieux, de leurs colères, de leurs justices ?

- Ma mère m'a dit qu'il n'a jamais voulu embarquer. Sais-tu qu'il souhaitait si fort rester auprès de nous, qu'il disait à tous qu'il perdait la tête ?

Qu'il était fou ? Et pour le prouver, il montait ses chevaux à l'envers, donnait une jument pour l'étalon.

Iris riait.

« C'est ta mère qui t'a raconté cela n'est-ce pas ? Peut-être que ton père était vraiment fou. »

Farid sourit. L'idée que son père était fou le séduisit.

Sinon, pourquoi aurait-il embarqué ? N'est-ce pas que le combat des héros ne le concernait en rien ? S'il n'avait pas été forcé. Ou s'il n'avait pas été fou. Il serait resté ?

Il sourit encore, même s'il lui vient subitement à l'esprit qu'inévitablement, si son père paraissait soudain devant lui, il ne saurait pas le reconnaître. Il ne saurait rien. Aucune image, aucun son. Dans son esprit, son père comme l'ombre d'une ombre que le soleil étire jusqu'à la nuit sans lune.

Il jeta un œil sur le groupe d'enfants qui s'amusait au bord de l'eau.

- Veux-tu te joindre à nous ?
- Je n'ai pas très envie, non.
- Que vas-tu faire ?
- Je m'entraîne.
- À quoi donc ?
- À faire des ricochets.

Iris rit. Lumineuse.

- Des ricochets ? A quoi cela te servira-t-il ? Sais-tu ce que fait le fils du héros dans son palais ? Il tire à l'arc. On dit qu'il devient chaque jour plus habile. Les prétendants qui rôdent autour de sa mère ont fini par le craindre. A quoi te servira l'habileté à jeter des cailloux dans la mer ?

Il hésite à lui expliquer comment il remplira la mer de pierres, comment il se tiendra debout contre les vagues, comment il marchera jusqu'à trouver son père qu'il prendra par la main, qu'il ramènera, et, en franchissant le seuil de sa maison, la tristesse de sa mère s'envolera.

- Je saurai enlever la tristesse des yeux de ma mère.

Iris regarde Farid intensément, elle ramasse la conque échouée sur le sable à leurs pieds. Puis elle se détourne comme si elle avait pris une décision, et dit, comme si elle se parlait à elle-même

- Sais-tu comme elle est habile la mère du héros à repousser les prétendants qui ont pris place au seuil du palais ? On dit que chaque jour, elle fait, et chaque nuit défait encore le linceul sur son métier à tisser. Que sa fidélité la pousse à inventer mille stratagèmes pour repousser les vautours au seuil de son foyer.

Farid regarde son visage extatique, il sait qu'elle ne voit de l'horizon qu'une pliure, un lacet nouant le ciel à la terre, alors que lui espère la déchirure, la béance d'où surgira son père, une gorge ouverte de colère. Cet enthousiasme pour la vertu, soudain, il ne le supporte pas. Et cette fièvre qui encore lui embarrasse la langue et lui trouble l'esprit, il ne peut complètement la reconnaître comme un sentiment d'injustice. Une injustice dont les racines se mêlent aux fils ténus que les moires pincement entre leurs doigts comme on

pince des cordes de lyre. Une musique dont il ne voudra jamais se résoudre à en reconnaître l'ivresse.

- Si tu savais, Farid, comme j'admire cette femme. Comme je ressens si bien ce qu'elle ressent. Son dévouement, sa foi, cette foi autoritaire qui, quand nous savons tous qu'il ne reviendra pas, lui donne la force d'affirmer avec audace le contraire, et sans ciller.

- Je ne l'admire pas.

- Tu ne comprends pas Farid. Ou tu ne veux pas comprendre. Elle, elle ne se résout pas, elle résiste. Et toi, Farid, toi, tu endures.

Farid se lève, il plonge la main dans son sac de berger.

Surpris, le chien fait un bond en avant. Farid a fléchi le poignet, et sa pierre s'enfonce dans le creux d'une vaguelette mourante. Il se saisit d'une nouvelle pierre plate qui cette fois rebondit sur la surface moirée de la mer, et semble sauter au-dessus des vagues. Et encore.

Le chien aboie de joie.

Et s'il ne devait en revenir qu'un seul parmi eux tous, Farid voudrait que ce soit son père.

Iris se lève. Elle regarde la conque sur le sable.

- Tu veux te joindre à nous ?

- Non.

Elle relève le bord de sa robe blanche au-dessus de ses mollets et s'éloigne. Les pieds dans l'eau, la toge du jeune garçon s'imbibe d'eau salée. Et de la toge à la peau, et de la peau à la chair. Le corps de Farid, comme un tamis, laisse entrer le sel au-dedans des pulpes et des moelles, laissant paraître sur l'épiderme les maillures intemporelles des déchirements silencieux.

3ÈME PRIX EX AEQUO

É PERICOLOSO SPORGERSI

VALÉRIE BILLE

Édouard Picot avait mis son réveil sur 6h10. Il n'aimait pas se sentir stressé. Il appréciait le moment de son petit déjeuner. Le train partait à 9h26. Il avait tout son temps.

Sa valisette à roulettes était prête depuis la veille, devant la porte d'entrée de son appartement. Posé sur la valise, un petit sac à dos permettrait à Édouard Picot de travailler léger à son arrivée et accessoirement de transporter son arme, son téléphone, une gourde d'eau fraîche et la pochette. Surtout la pochette qui contenait toutes les instructions.

Il tenait tous ses papiers importants dans un portefeuille noir en cuir, usé et légèrement bombé, qu'il avait toujours sur lui : sa carte d'identité à puce, infalsifiable, son permis de conduire, vieille relique - puisqu'il avait revendu sa dernière voiture quatorze ans auparavant - dont il n'arrivait pas à se détacher en raison de la photo d'identité qui le présentait dans sa période qu'il estimait avantageuse, c'est-à-dire chevelu. Une autre époque. A présent, il arborait un crâne chauve, entretenu régulièrement au rasoir et il gardait ses lunettes dans un tiroir depuis l'opération qui avait mis fin à une myopie importante.

Il avait gardé également un nombre invraisemblable de cartes à puce, toutes inutiles et inutilisables depuis qu'on était passé au code barre tatoué sur l'avant-bras, qui donnait toutes les informations nécessaires sur vos habitudes de vie : ce que vous consommiez régulièrement ou exceptionnellement, vos activités favorites, tous les endroits où vous étiez passé et l'identité des gens que vous aviez fréquentés. Il gardait ces cartes par habitude et aussi parce qu'il aurait eu l'impression de n'être plus personne s'il les avait jetées. Elles constituaient son identité tangible.

Il versa tranquillement l'eau sur le jus de légumes lyophilisés, avala le cachet de spiruline avec une gorgée de boisson et grignota deux galettes de Cricetos légèrement sucrées. Cela lui permettrait de tenir au moins pendant six heures.

A 12 heures, il serait arrivé sur la zone qui lui avait été indiquée et pourrait remplir sa mission dans la soirée après les repérages d'usage. Il passerait la nuit dans l'hôtel qui avait été réservé et repartirait le lendemain, comme de coutume. Il n'aimait pas les voyages de nuit, trop de gens louches, d'excités qui pouvaient l'importuner, ce qu'Édouard Picot ne supportait pas.

C'était donc une affaire entendue, une destination de plus avec au bout, un moment pénible mais court. Tout cela permettait d'avancer vers l'ultime but. Et si chacun accomplissait sa mission, sans se laisser acheter ni distraire, alors l'avenir était assuré, le pire évité. Les jours meilleurs viendraient. Peut-être. Il fallait bien y croire. Pas le choix. Plus le choix.

La gare se trouvait à une heure de chez lui. Il décida de prendre une marge de trente minutes. A huit heures, rasé de frais, sa valise le suivant docilement via le courant magnétique qu'il avait enclenché, Édouard Picot était en route. On était mardi. Les trottoirs crème et lisses étaient peu fréquentés à cette heure.

Il entendait le chant des oiseaux, diffusé aux heures habituelles via les mini haut-parleurs cachés dans les arbres. Les vieux s'étaient habitués progressivement et à regret puis avaient oublié le naturel. Pour les jeunes, tout était normal.

Le train était à quai, le quai désert. Édouard Picot était en avance comme toujours. Son expérience lui avait souvent démontré qu'il était plus avantageux de faire preuve de patience que d'agitation. Il s'installa selon son numéro de voiture et de siège. Le train était composé de 5 wagons compartimentés. Après les premières pandémies des années vingt, les compagnies ferroviaires avaient remplacé petit à petit les voitures ouvertes : un long couloir lumineux distribuait des compartiments de 2 à 4 personnes. Des fenêtres coulissantes verticalement assuraient un rafraîchissement naturel lors des ralentissements ou à l'arrêt dans les gares climatisées. Le reste du temps ces fenêtres se bloquaient automatiquement dès que la vitesse dépassait les 50 km à l'heure. Une ventilation artificielle se déclenchait alors dans chaque compartiment pour éviter l'effet sauna des compartiments. Aucun accident n'avait été déploré depuis cet aménagement.

Toutefois, la compagnie ferroviaire rappelait régulièrement par annonce qu'il était interdit de se pencher par la fenêtre, en autant de langues que de nationalités de passagers.

L'Europe s'était équipée de lignes de chemin de fer en tous sens : on allait partout, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest en 2 correspondances maximum.

Le train se remplissait petit à petit. Édouard Picot voyait défiler sur le quai des hommes avec valise à champ magnétique et sac à dos. Eux aussi probablement en mission pour la paix entre les peuples. Des femmes en tenues strictes passaient également devant sa fenêtre, les visages fermés, les cheveux tirés en arrière.

Quelques couples détonnaient dans cette uniformité de travail.

Seul depuis plus de trente minutes dans son compartiment, Edouard Picot vit arriver un homme très grand en costume sombre, équipé de sa valisette et d'un petit sac à dos.

Le géant s'installa en face d'Édouard Picot. Il plaça son bagage dans l'espace dédié et son sac à dos à côté de lui. Sa corpulence impressionnait, même assis. Mais la douceur de ses traits atténuait toute sensation de menace. L'homme jeta un coup d'œil sur Édouard, puis sortit son téléphone de sa poche et se mit à consulter son écran d'un air concentré.

Édouard Picot se cala dans son siège, et commença à imaginer les événements à venir. Ce qui l'attendait une fois arrivé à destination n'était qu'une routine, mais il aimait à imaginer chaque séquence afin d'en mieux maîtriser le déroulement sur place.

La fenêtre ouverte apportait un peu d'air frais. Le train s'ébranla silencieusement et l'annonce se fit entendre en français d'abord, puis en italien. Il est dangereux de se pencher par la fenêtre...É pericoloso sporgersi...Il est dangereux de se pencher par la fenêtre...É pericoloso sporgersi...

Puis le train prenant de la vitesse, la fenêtre remonta lentement, ce qui mit fin à la ritournelle et coupa les passagers du léger bruit extérieur des roulements.

Quelques minutes s'écoulèrent. Picot et son voisin restaient dans leurs pensées contemplatives du paysage : les prairies sèches succédaient aux forêts calcinées, des alignements de poteaux électriques gigantesques à des champs infinis de panneaux solaires.

Dans les tunnels, une veilleuse laissait à Picot le loisir de distinguer les mains énormes du géant.

Tout alla très vite. Le colosse se leva brusquement, posa ses deux mains sur la vitre haute et dans un geste rapide abaissa le tout en poussant un grognement puissant. L'annonce se déclencha alors que le train entrait dans un tunnel à très vive allure. *É pericoloso sporgersi...É pericoloso sporgersi...*

Édouard Picot eut à peine le temps de hausser les sourcils. Le géant le saisit par les épaules, le souleva et le passa par la fenêtre, la tête la première, suivi de sa valisette et de son sac à dos. *É pericoloso sporgersi...É pericoloso sporgersi.* Il remonta tranquillement la vitre. *É pericol...*La voix se tut.

Le silence était revenu dans le compartiment. L'homme se rassit. Sa mission était accomplie.

Il dormirait ce soir à l'hôtel réservé et rentrerait chez lui comme prévu le lendemain.

3ÈME PRIX EX AEQUO

LA POURSUITE DU SILENCE

CLÉMENT MORLHON

Les vagues qui s'éclatent contre la coque rendent Wael sourd au reste du monde. Il cherche à saisir du regard le soleil vert, cette dernière lueur qui éclaire la mer avant qu'elle ne redevienne un tapis de sel bleu foncé. Pour attraper le dernier rayon, il grimpe sur le toit de sa Peugeot dont les suspensions usées frôlent le sol en acier du ferry. Une fois de plus, l'ultime rayon sera doré. Il redescend alors pour s'adosser au capot du véhicule. L'abandon de sa ville natale pour parcourir la Méditerranée fait suite à sa rencontre avec cette voiture il y a quelques mois.

Par une journée moite et lourde de juillet à Jijel, ville côtière algérienne, le gérant d'un garage automobile laissa un message téléphonique au père de Wael. « J'ai enfin trouvé une voiture pour ton fils, clamait-il d'une voix grésillante. Une Peugeot 207 beige, gris-beige plutôt, métallisée, nickel. Elle est arrivée de France par le port ce matin. Dis-lui de passer la voir. »

L'après-midi, Wael s'est rendu au garage. Hamid, le patron qui se vantait de ne plus se salir les mains depuis qu'il se salissait la langue d'arguments commerciaux imparables, lui présenta la voiture d'occasion. Il énonça rapidement les caractéristiques techniques, connaissant déjà son angle d'attaque. Comme il était ami avec son père, Hamid se souvenait que Wael avait fait des études à l'université. D'histoire ou de philosophie, il ne savait plus exactement. Mais peu importe, son narratif de vente s'était enclenché. « Toi qui aimes l'histoire, la politique, je vais t'apprendre quelque chose qui va te plaire, a-t-il annoncé sur le ton de la confiance. Cette voiture a été fabriquée dans une usine en France, mais sais-tu sous quel président ? Sous Monsieur Jacques Chirac. Le premier président Français à avoir défendu des Arabes face aux Américains ! Depuis Chirac, jamais la France n'a fait de voitures comme celle-là, je te le garantis. »

Wael, qui a étudié le Droit public, savait que cet argument n'était pas exact sans être totalement faux. Il était vrai que le ministre des Affaires étrangères de l'époque s'était courageusement opposé à l'intervention en Irak, et que, comme l'avait pressenti Hamid, Wael le respectait pour cela. Toutefois, il ne comprenait pas le lien avec les performances de la voiture. Et pourtant, la rhétorique confuse du gérant, caractéristique des meilleurs vendeurs et des plus grands charlatans, a vu Wael repartir dans la Peugeot 207 gris-beige, son vélo dans le coffre.

À force de parcourir Jijel et ses alentours, il se rendit compte que le moteur mettait un temps anormalement long à chauffer, même pour un diesel ; que la climatisation fonctionnait trente minutes tous les cinquante kilomètres ; et que des bosses et rayures devenaient apparentes. En dehors de ces éléments, peu surprenants pour une voiture de quatrième main, elle remplissait totalement sa fonction qui était de donner à Wael un début de liberté. Il passait ses après-midis au bord de criques isolées en dehors de la ville. Transporté par Malek Haddad, Albert Camus et autres poètes de l'exil marin, il commençait toujours par lire quelques pages les pieds enfoncés dans le sable. Puis, quand

le soleil devenait aveuglant et asséchait sa peau, il plongeait dans la mer. Ses semaines se déroulaient ainsi, semblait-il inlassablement. Mais la liberté appelant davantage de liberté, emporté par les récits poétiques, il décida d'aller naviguer à son tour.

Les démarches administratives terminées, il obtint les documents nécessaires à sa traversée vers l'Europe, qui ne devait être qu'une étape parmi les territoires encerclant la mer. L'ébrouement cadencé de cette étendue d'eau avait bercé ses matinées, comme avaient ponctué ses étés les cris stridents des mouettes lorsqu'elles piquaient vers son père, qui en retour les insultait de « saletés de tchoutchou maleh ». Pour Wael, la Méditerranée représentait la pataugeoire des empereurs. Les Pharaons, Néron, Napoléon, de grands hommes s'y sont baignés et leurs soldats s'y sont noyés. C'était maintenant à son tour, chevauchant son lion métallique à quatre roues, de la dompter. Il ne restait plus qu'à l'annoncer à ses proches. Attristé par leurs réactions, surpris de la fureur de ses parents, il fit un dernier plein à Jijel avant de se mettre en route.

Le voyage jusqu'à Tanger, où les règles de traversée vers l'Europe sont plus souples, dure près de trois jours. Les après-midis à plus de quarante degrés dans l'habitacle sont éprouvants. Le bruit provoqué par sa voiture essoufflée, poussée dans ses retranchements sur l'autoroute Est-Ouest, assourdit Wael qui roule toutes fenêtres ouvertes pour saisir un air qui n'apporte de la fraîcheur qu'au-dessus des quatre-vingt-dix kilomètres-heure. Mais, comme un couple accepte avec tendresse les compromis car il est amoureux, l'homme et la machine acceptent de suer l'un pour l'autre.

Dans le port de Tanger, d'où partent les ferries vers l'Espagne, Wael rencontre son premier obstacle lorsque sa route croise celle de Robert De Niro. Ou plutôt d'un douanier dont les traits lui rappellent l'acteur. Cette version marocaine, fatiguée par ses journées interminables à poser les mêmes questions destinées à remplir les mêmes formulaires, se croyant à l'abri des fines cloisons d'un bureau étriqué, montre à son collègue le passeport algérien : « Voilà, je te l'avais dit, encore un Kabyle. Ils passent tous chez nous pour partir de chez eux ». D'autant plus blessé qu'il n'était précisément pas Kabyle, Wael fait comme si de rien n'était afin de ne pas être retenu ici par ces hommes à l'autorité complexée. Pendant la traversée qui suit, il ne cesse de ruminer l'incident, jurant contre les Rifains et leur racisme qu'il juge intrinsèque, jusqu'à ce que son premier coucher de soleil depuis les flots lui fasse oublier les hommes. Il laisse enfin le Maghreb derrière lui afin d'épouser entièrement la sérénité de la mer somnolant sous l'été.

En changeant de continent, Wael s'attendait à être dépaysé, à savoir enfin pourquoi tant d'Algériens franchissent le détroit. Devant les kilomètres d'espaces vides et de collines desséchées aux abords de l'autoroute, il est

obligé de conclure que la raison de leur expatriation est tristement économique. Les villages isolés, que l'on atteint à force de courbes sur des routes mal goudronnées, sont constitués des mêmes amas de maisons qu'au pays. La seule différence notable consiste en une bande de peinture verte, orange ou rouge peinte à la base des habitations et ternie par le soleil. C'est, lui semble-t-il, la seule touche d'excentricité de ces villages espagnols. Quant aux villes côtières qu'il traverse, rendues homogènes et facilement accessibles par nécessité touristique, elles sont parsemées de monuments à l'architecture proche de ceux que l'on visite dans les métropoles maghrébines, faute à des siècles d'histoire commune dont seules les pierres ont survécu.

À la manière d'un cycliste déterminé à rattraper le peloton à tout prix, la Peugeot parvient à escalader les cols pyrénéens. Soulagé, Wael se laisse glisser vers la France et devine à l'horizon un paysage vallonné inconnu. Pour l'instant, il ne se sent pas le courage de quitter la Méditerranée des yeux. La musique s'arrête dans un léger fondu et l'animateur de 107.7 FM prend la parole pour le journal de la mi-journée. Il commence par citer les derniers hommages en date rendus par le monde politique à l'ancien président Jacques Chirac, disparu quelques jours plus tôt. « Je ne l'aurai jamais connu, soupire Wael. En tout cas, le garagiste n'avait pas tort, son mandat a produit des voitures bien fiables. »

Rapidement acclimaté aux bords de mer français, Wael ressent pour la première fois l'envie de bifurquer vers l'intérieur des terres et prend la bretelle suivante. L'imposante allégresse du viaduc qui enjambe la vallée du Tarn et sa rivière sans une éclaboussure, lui permet de traverser une partie des Causses tout en admirant leur relief. Quittant ensuite l'autoroute au hasard d'un village qui dort près d'un lac trouble, il entre dans ce que la diagonale du vide a de plus remarquable. Avec ses champs de bovins délassés que les mouches harcèlent, ses tracteurs qui ne paraissent jamais quitter les départementales sinueuses, ses lotissements récents et apathiques uniquement habités par des voitures garées, Wael rencontre une autre ruralité que celle d'Algérie. Mais si les animaux, les arbres et les maisons qui occupent cette terre ont une autre apparence que celle qu'il connaissait, dans ces deux lieux se loge une même tristesse, un malaise endormi. Ne voulant pas sombrer dans la mélancolie des endroits reculés auxquels aucune mer ne donne d'échappatoire, il s'empresse de retourner sur les routes côtières. Ce n'est qu'une fois à proximité de Nîmes qu'il s'apaise et que le temps reprend son paisible écoulement.

Avant son départ, il semblait à Wael qu'un coin de cette mer attendait sa venue, comme l'esprit du monde espère un nouveau personnage historique dans lequel s'incarner. Il imaginait découvrir une région sur les côtes desquelles la pression familiale, religieuse, professionnelle auraient fait naufrage. Un isthme sur lequel la fine bande de terre reliant son île au poids

du continent ne laisserait traverser que l'art et la littérature.

Mais après des semaines sur les routes, Wael comprend que ces lieux ne se rencontrent que dans les histoires. Seule existe la Méditerranée, avec ses horizons olympiens qui effacent les souvenirs de marins engloutis. Il ne désire pas la Méditerranée car elle le subjugué, mais elle le subjugué car il en désire ses mythes. Ainsi, il ne l'habitera jamais précisément mais y voguera en poursuivant l'ondulation des astres, et il ne la colonisera qu'à travers ses émotions et ses illusions.

Imperturbable sur son rocher fendant la mer, le Palais du Pharo traverse les baies vitrées de la compagnie de ferry dans laquelle se trouve Wael. Les murs y sont monotoneusement blancs et la climatisation silencieuse rend l'air maladif. La vendeuse a des pommettes roses soufflées, un nez aquilin et un profond regard boisé. Wael a l'impression d'avoir si souvent croisé cette femme en Algérie. Il se contente d'apprécier sa beauté furtivement, comme il lui arrive parfois, depuis la mer, de poser son regard sur les reliefs de l'Atlas, avant de le reporter vers un panorama inconnu. Elle lui fait passer une brochure sous un rectangle en plexiglass, cependant Wael n'a aucune destination précise. A l'esprit, il n'a qu'un espace infini au temps éternel, ce qu'il doute que la brochure propose. Une page affiche des ferries directs pour l'Algérie. Il s'y arrête un instant, regarde le palais au loin, puis tourne la page. Son doigt se pose alors sur un bateau au nom aussi peu original qu'il lui paraît évident : L'Odyssée.

Dans sa Peugeot aux pneus lisses et à la peinture écaillée, il se dirige vers l'embarcadère à travers le tumulte crépusculaire du port. Le bateau s'éloigne lentement. Le Palais du Pharo s'éteint dans la distance. Depuis le rivage saturé, seules les tchoutchou maleh ont suivi. Wael s'allonge songeur sur le capot encore gorgé de chaleur. Un jour, il rentrera à Jijel, sans gloire, avec des souvenirs qu'il contera parfois. Mais pour l'heure, il n'a pas l'intention d'aller ailleurs que là où il se trouve. S'il en était capable, il oserait être heureux.

1ER PRIX EX AEQUO
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

***L'HOMME EST
UN OISEAU SANS AILES***

FARZANA MOHAMMADI

J'ouvre la petite fenêtre de la pièce et j'arrose les deux pots de fleurs récemment ajoutés à notre maison. J'adore les fleurs, mais j'attendais d'avoir ma propre maison pour y planter des fleurs colorées. Cela n'est pas facile, alors j'accepte cette petite pièce comme ma maison et je passe mes moments comme je les aime. À Kaboul, nous avons un jardin plein de fleurs, de roses colorées et de tournesols. Mon père adorait notre petit jardin et passait toute la journée à travailler et à planter de nouvelles plantes dans les parterres. Le résultat était le plus beau jardin que j'aie jamais vu. Les tournesols se tournaient en ligne selon la rotation du soleil et la vue de l'après-midi dans le jardin était magnifique.

Que devient ce jardin maintenant ? Personne ne le sait. La dernière fois que j'ai vu ce jardin, c'était en hiver. L'image qui me reste en tête est celle des ombres sèches des vignes et des roses fanées. Je pense que ce jardin est resté en hiver.

Le bruit d'une clé tournant dans la serrure me ramène à la réalité. C'est Sarwar. Il est allé acheter quelques provisions. J'espère qu'il a fait de bons achats cette fois. Il ne fait pas très attention à bien choisir les produits. Souvent, il revient avec des fruits flétris et de la viande avariée, et je lui rappelle à chaque fois d'être plus attentif. Pour lui, ce n'est pas important. Il est préoccupé par des problèmes plus importants, comme ne pas avoir de maison, de travail, de voiture, etc.

C'était exactement il y a un an que Kaboul est tombée aux mains des talibans, un mois après mes fiançailles avec Omid. Il était chanteur et compositeur, un métier qui a beaucoup d'opposants et peu de partisans en Afghanistan.

Omid: « À quoi penses-tu, Soha ? »

Soha: « Rien, rien... »

Soha: « Donne-moi les courses, merci. »

Je suis choquée. Les pommes de terre qu'il a achetées sont vraiment immangeables. Elles ont toutes germé et sont complètement vertes. J'essaie de ne pas le montrer et je prépare un repas. Il se jette sur le lit et s'occupe avec son téléphone. Depuis qu'il a brisé sa guitare de ses propres mains à Kaboul et l'a enterrée dans le jardin de la maison, il semble avoir enterré son art avec elle.

Nous avons fait cela par peur. La musique est l'un des interdits pour les talibans. S'ils trouvaient des instruments de musique dans une maison ou s'ils apprenaient que quelqu'un était chanteur, sa vie serait en danger. Nous restions à la maison toute la journée et ne regardions l'extérieur que derrière les rideaux. Chaque instant, nous redoutions une attaque des talibans contre notre maison.

La moindre punition pour un chanteur était la mort, et la punition la plus sévère était de mourir sous les coups de fouet et la torture. La pire punition était de survivre après toutes les tortures et de sortir de la prison des talibans. Alors, vous souhaitez la mort à chaque instant de votre vie, avec le sentiment que les traces de leurs mains sales sont tatouées sur votre corps, et du sang s'écoule de ces traces, le sang de milliers de personnes innocentes tuées sous des prétextes variés pour nettoyer la terre des personnes qu'ils considéraient comme coupables.

Qu'est-ce que le péché ? Qui peut le déterminer ?

Omid: « Soha, as-tu entendu les nouvelles d'aujourd'hui ? »

Soha: « Les filles ne peuvent plus aller à l'école au-delà de la sixième année. »

C'est ce que nous redoutions tous, mais ce n'est qu'un des plus petits crimes des talibans contre les femmes. Je tente de me contrôler parce qu'il ne reste presque rien des pommes de terre que je coupe. Je ne peux toujours pas parler franchement à Omid. Nous ne nous connaissons pas très bien. Une nuit, il m'a appelé pour me dire qu'un de ses amis en France lui avait dit de venir à l'aéroport de Kaboul ce soir-là. Nous essayons d'évacuer ceux dont la vie est en danger en Afghanistan. Il m'a demandé de l'accompagner. Après la chute de Kaboul, tout le monde se dirigeait vers l'aéroport pour fuir. Ils essayaient tous d'entrer dans l'aéroport et de monter dans les avions. Ils n'avaient aucune destination, ils voulaient juste ne pas être à Kaboul. Il est arrivé que plusieurs personnes soient montées sur les ailes de l'avion et soient tombées à terre et mortes lors du décollage. Ils haïssaient profondément les talibans et refusaient de vivre sous leur règne, emportant ce vœu dans leur tombe.

J'en ai parlé à ma famille. Ce n'était pas si simple. Nous n'étions pas encore mariés, juste fiancés. Mon père, un homme prévoyant, a appelé Omid pour discuter des conditions. Et en une nuit, j'ai été séparée de toute ma famille. Mon père nous a conduits à l'aéroport, et avec les pleurs de ma mère et de mes frères et sœurs, je suis partie pour un voyage sans retour. Actuellement, nous apprenons à nous connaître et j'essaie de prendre en compte sa situation. Mais je ne peux pas rester silencieuse, alors je prends le téléphone et lui envoie un message.

Soha: « Les pommes de terre que tu as achetées ne sont pas bonnes. »

Omid: « C'était tout ce qu'il y avait au magasin. Quelle est la différence entre les pommes de terre ? Ne sont-elles pas toutes des pommes de terre ? »

Soha: « La différence est dans leur goût. »

Omid: « Je ne vois pas de différence. »

Soha: « Peut-être parce que tu n'as jamais mangé autant de pommes de terre que moi. Quand j'étais petite, mon père achetait chaque hiver un grand sac de pommes de terre à notre voisin de Bamiyan et les enfouissait dans le coin du cellier pour qu'elles restent fraîches. Chaque soir, ma mère préparait toutes sortes de plats uniquement avec des pommes de terre. C'est pourquoi je peux dire que les pommes de terre ont des goûts différents. Et les meilleures pommes de terre étaient celles que j'ai mangées à l'époque. »

Il ne répond rien et me regarde fixement.

Pendant ce temps, j'ai préparé le repas. J'avais fait un ragoût. J'ai servi le repas et l'ai mis sur notre petite table. Je lui ai demandé de s'asseoir pour dîner. Il s'est lavé les mains et s'est assis en face de moi. Il me regardait droit dans les yeux. J'étais rouge et embarrassée. Finalement, il a tendu la main et a pris la mienne. Il a dit : « Depuis l'âge de sept ans, je travaillais dans les champs. Pendant la récolte des pommes de terre, nous travaillions toute la journée et le soir, le propriétaire du champ donnait deux ou trois pommes de terre à chacun des travailleurs. Nous les mettions dans le feu que nous avions allumé pour nous réchauffer, jusqu'à ce qu'elles cuisent. Nous étions tellement impatients de les manger que nous ne leur laissions pas le temps de cuire complètement. Peut-être avions-nous très froid ou très faim, mais je n'oublierai jamais le goût de ces pommes de terre mi-cuites qui brûlaient la langue. »

Les larmes me montaient aux yeux. J'ai serré sa main avec tendresse et je me suis excusée en baissant la tête. Maintenant, je le connaissais mieux... et nous pouvions surmonter nos problèmes ensemble.

1ER PRIX EX AEQUO
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

DU LIT AU DESTIN

MEHRZAD DEHGHANI MOFRADPOUR

Lorsqu'il a ouvert les yeux, il faisait encore nuit. Il entendait les battements frénétiques de son cœur. Toute la nuit, il n'avait pas trouvé le sommeil, se contentant de quelques somnolences brèves, fruits d'une fatigue écrasante. Sa tête lui faisait mal comme toujours, mais cette fois, les pensées qui l'envahissaient semblaient prêtes à la faire exploser.

Il a jeté un coup d'œil à l'homme qui dormait paisiblement à côté de lui, celui avec qui il avait partagé chaque jour et chaque nuit depuis cinq ans.

Il s'est levé du lit et s'est dirigé vers le salon. Il a ouvert la fenêtre ; l'air était glacial, mais cela n'avait pas d'importance. Il a pris une cigarette sur la table et a allumé sa première de la journée.

Il s'est laissé tomber sur le canapé, et a été aspiré par l'obscurité de ses pensées.

Ses pensées étaient aussi désordonnées et chaotiques que sa chambre, qu'il n'avait plus l'énergie de ranger depuis longtemps.

Il a pensé à la chambre d'où il venait et à l'homme sur le lit. Celui qui connaissait ses peurs, ses espoirs, ses habitudes, et la position exacte de chaque grain de beauté sur son corps. Celui qui, malgré tout cela, semblait être devenu un étranger dormant à ses côtés depuis quelque temps.

Celui qui ne voyait plus ses rires, ni ses larmes, qui ne se réjouissait plus de ses réussites, et ne s'attristait plus de ses pertes. Celui qui, lorsqu'il lui parlait, choisissait le silence, un silence qui rongeaient son âme tel un ver insidieux. Celui dont la présence à ses côtés semblait n'être qu'une habitude, une habitude enracinée en eux depuis cinq ans.

Une habitude semblable à son addiction à la cigarette. Une habitude qu'il fallait abandonner, mais une peur indéfinie l'empêchait à chaque fois de le faire.

Il était temps de trouver cette peur. Une brûlure soudaine à son doigt l'a ramené à la réalité ; sa cigarette était consumée et lui avait brûlé le doigt.

Il a jeté le mégot non fumé dans le cendrier. Cela lui ressemblait tellement.

Le ciel commençait lentement à s'éclaircir, le noir de la nuit virant peu à peu au bleu. Il se sentait légèrement mieux, sans savoir pourquoi ! Mais il avait l'impression de pouvoir penser plus clairement. Ce n'était pas seulement cette nuit-là qu'il était noyé dans ses pensées, cela faisait longtemps qu'il y réfléchissait.

Il s'est dirigé vers son étagère de livres et a pris un carnet rouge dans lequel il écrivait parfois. Il avait besoin de revoir ce qui lui était arrivé. Tout ce qu'il avait été et qu'il avait oublié, tout ce qui différait entre l'imagination et la réalité, toutes les paroles différentes des actions. Il a commencé à lire et après chaque page lue, il la déchirait et la jetait par terre. Ses larmes ont commencé également à couler sur ses joues.

Peu à peu, le sol s'est couvert de papier. Il se sentait plus léger.

Il a pris une profonde inspiration. Il était pris entre rester et partir. Mais en lisant ce qui lui était arrivé, il pouvait penser un peu plus clairement.

Peut-on changer le passé ?

Peut-on prédire l'avenir ?

Même si j'évalue toutes les conditions, les résultats seront-ils ceux que je veux ?

"Quelqu'un criait fort dans sa tête : non ! non ! non !"

L'écho du mot "non" résonnait dans son esprit.

Tu as vu le passé, tu as compté sur les paroles, tu as tout évalué, et tu ne vois pas le résultat ?!

As-tu pu prédire aujourd'hui, non ! Toutes tes prévisions étaient fausses, mais tu ne peux pas fuir la réalité.

Perdu, sans refuge et seul dans une aube triste, tu es assis sans savoir quoi faire ! C'est la réalité ! C'est ce à quoi tu ne t'attendais pas mais qui t'a giflé si fort que tu n'oublieras pas que quand il faut partir, tu dois partir. Parfois, il n'existe pas de mauvaises personnes. Vous êtes tous deux des âmes nobles, mais ensemble, vous ne créez pas une symphonie harmonieuse.

Il a essuyé une dernière larme. Puis il est allé vers son placard. Il a mis sur son dos le sac contenant ses documents et un peu d'argent. La valise qu'il avait préparée depuis longtemps pour partir est restée dans le placard. Il ne voulait rien de sa vie précédente. Même la lettre d'adieu, il l'a glissée dans sa poche pour la jeter quelque part.

L'avenir était sombre, inconnu et effrayant. Il devait simplement aller vers son destin. Il ne savait même pas où aller. Il devait juste partir.

Il a ouvert la porte. Il a allumé sa cigarette et pour la première fois, il a descendu les quatre étages avec sa cigarette allumée. Cela n'avait plus d'importance pour lui.

Il se tenait derrière la porte de sortie, comme si quelqu'un l'appelait de l'extérieur. Cela ressemblait au chant des sirènes qui l'invitait vers une nouvelle aventure. Il a ouvert la porte du bâtiment et a fait un pas dehors. Il n'y avait pas encore beaucoup de gens dans la rue. Il a mis ses écouteurs et a reculé soudainement d'un pas, a poussé un cri retentissant dans l'escalier et avant d'attendre quoi que ce soit, il a claqué violemment la porte du bâtiment et s'est mis à courir dans la rue sans aucun but.

2ÈME PRIX
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

DE KABOUL À PARIS

ARZOO FERDOUS

Le bruit animé du marché de Kaboul évoquait toujours une nostalgie en moi. Les cris des vendeurs avec leurs accents variés, les enfants jouant dans les rues et les arômes délicieux des plats locaux venant des petites échoppes. Mais en été 2021, ces sons étaient mêlés à l'inquiétude et à l'angoisse. L'insécurité et l'incertitude quant à l'avenir se lisaient sur les visages des gens.

Sohrab, un homme qui, autrefois, regardait l'avenir de l'Afghanistan avec espoir et confiance, était maintenant assis dans son bureau, les yeux rivés sur la carte de son pays. Les souvenirs de sa jeunesse passée dans des universités prestigieuses du monde entier défilaient dans son esprit. Il se souvenait de son retour enthousiaste dans sa patrie et de ses grands rêves pour améliorer la situation du pays. Mais maintenant, tout semblait s'effondrer.

Un de ses assistants entra dans la pièce, l'air préoccupé. "Sohrab, la situation est très grave. Nous devons prendre une décision. Veux-tu vraiment rester ?" Sohrab hocha lentement la tête et répondit avec tristesse : "Je ne veux pas quitter mon pays, mais je n'ai pas le choix pour sauver ma famille."

Chaque nuit, lorsque la ville plongeait dans un calme relatif, Sohrab se rendait dans la chambre de sa fille, Layla. Elle était en train de lire, et cette scène lui apportait toujours un sentiment de paix. Il se rappelait comment son propre père lui avait appris que le savoir et la connaissance pouvaient être salvateurs. Il disait la même chose à Layla : "Dans ces moments difficiles, ta connaissance peut nous sauver. Apprendre et savoir, c'est la lumière qui éclaire notre chemin." Ces mots lui donnaient de l'espoir dans l'obscurité.

Prendre la décision de quitter le pays était difficile et douloureux. Sohrab savait qu'il devait recommencer à zéro loin de sa patrie. Mais c'était une décision nécessaire pour préserver la vie et la sécurité de sa famille. Il prépara soigneusement tous les documents nécessaires et, avec l'aide de ses amis et connaissances, trouva un moyen de quitter le pays.

Les jours précédant leur départ furent remplis de tension et d'incertitude. La famille de Sohrab passait ses journées à emballer leurs biens essentiels, à dire au revoir à leurs proches et à se préparer mentalement pour le voyage à venir. Layla, bien que jeune, comprenait la gravité de la situation et montrait une résilience étonnante. Son père lui rappelait constamment que l'éducation et la détermination les aideraient à surmonter cette épreuve.

Après des jours et des nuits d'angoisse et d'efforts, ils réussirent enfin à quitter l'Afghanistan et à arriver en France. Entrer dans un nouveau pays avec une culture et une langue différentes était un grand défi. Mais Sohrab, motivé et déterminé, se mit à apprendre le français. Chaque jour, il se rendait à la bibliothèque de l'Université Paris 8 et passait des heures parmi les livres et les ressources éducatives. Chaque mot qu'il apprenait était comme un pont qui le reliait à ce nouveau monde.

Pendant ce temps, il fit la connaissance de nouveaux amis ayant des histoires similaires. Chacun d'entre eux, avec détermination et volonté, cherchait à construire un avenir meilleur. L'université et la bibliothèque leur offraient l'opportunité d'élargir leurs connaissances et de faire face aux nouveaux défis. Les leçons de vie et les études universitaires apprirent à Sohrab comment trouver la lumière dans l'obscurité.

En parallèle, Layla commença également à fréquenter l'école locale. Bien que les premiers jours fussent difficiles en raison de la barrière linguistique, elle fit preuve d'une grande détermination. Les enseignants, impressionnés par son ardeur à apprendre, lui apportèrent un soutien supplémentaire. Layla se lia d'amitié avec des enfants de différentes nationalités, découvrant ainsi une diversité culturelle qui l'enrichissait chaque jour un peu plus.

Sohrab, quant à lui, s'impliquait de plus en plus dans la communauté universitaire. Il participait à des séminaires, des conférences et échangeait avec des professeurs et des chercheurs. Chaque interaction lui apportait de nouvelles perspectives et renforçait sa conviction que l'éducation et la coopération internationale étaient des clés essentielles pour un avenir meilleur.

Avec le temps, Sohrab maîtrisa non seulement la langue française, mais il enrichit également ses connaissances dans divers domaines tels que l'histoire, la culture et les sciences sociales. Il pouvait maintenant affirmer avec certitude que le savoir était la clé de son succès. De Kaboul à Paris, ce long voyage semé d'embûches lui apprit qu'avec la lumière du savoir et de la connaissance, on pouvait éclairer n'importe quelle obscurité.

Layla, quant à elle, excellait dans ses études. Elle rêvait de devenir médecin, inspirée par les médecins qu'elle avait vus aider les gens dans les camps de réfugiés. Sa détermination et son intelligence ne cessaient d'impressionner ses professeurs et ses camarades de classe.

Aujourd'hui, lorsque Sohrab regarde le coucher de soleil à Paris, il n'a plus peur de l'obscurité. Il sait qu'avec la lumière du savoir et de la connaissance, on peut surmonter n'importe quel défi et construire un avenir brillant. C'est l'histoire de son voyage ; un voyage de l'obscurité à la lumière, de la peur à l'espoir, et de l'ignorance à la connaissance.

En repensant à son parcours, Sohrab se rend compte que chaque étape, chaque difficulté surmontée, a renforcé sa résilience et celle de sa famille. Ils ont appris que l'adversité peut être une source de croissance et que l'espoir et la détermination peuvent transformer même les situations les plus désespérées en opportunités.

3ÈME PRIX
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

LE MIGRATEUR

IBRAHIM SALAMA

L'adieu

Debout parmi les siens, "Gharib" les regarde une dernière fois, lisant dans leurs yeux des regards d'amour mêlés de doutes quant à son retour. Lui-même sait qu'il ne les reverra pas comme il leur a dit. Il tente de ne pas les serrer trop fort dans ses bras et évite de croiser leurs regards. Il dit à sa mère qu'il reviendra un jour, il dit la même chose à sa bien-aimée.

Maintenant, en reprenant son souffle sur l'escalier de l'avion en partance du Caire pour Paris, il se remémore l'angoisse qui l'avait envahi à l'aéroport. Il craignait que la sécurité de l'aéroport ne le laisse pas passer, car dès que son nom apparaissait sur les écrans des dispositifs de sécurité, il se retrouvait entouré d'innombrables agents. Il ne sait pas comment ils ont fini par le laisser passer et n'en revient toujours pas d'être debout sur l'escalier de l'avion, sa valise remplie de souvenirs à la main.

Il monte à bord de l'avion et traverse le couloir étroit entre les sièges jusqu'à atteindre sa place près du hublot. Il s'assied et pose sa valise sur ses genoux, appuyant sa tête contre le dossier du siège, fermant les yeux un instant. Il sent le poids du monde sur ses épaules, mais il sait que ce voyage est un nouveau départ, un début dont il ne connaît ni l'étendue ni la fin.

Après que l'avion ait décollé, il a de nouveau atterri en raison d'une panne. "Gharib" était convaincu que c'était un stratagème pour l'arrêter. L'avion est resté en panne pendant une heure, une heure qui lui a semblé une éternité jusqu'à ce qu'ils repartent enfin vers le ciel.

L'avion commence à rouler lentement sur la piste, et sa tension augmente. Il se remémore les visages de sa famille, leurs traits mêlant tristesse et espoir. Il se souvient de la caresse de la main de sa mère sur son visage lorsqu'elle lui a dit adieu, et du dernier baiser de sa bien-aimée qui portait tant de mots non dits. Il prend une profonde inspiration, essayant de calmer les battements rapides de son cœur.

Lorsque l'avion quitte le sol, "Gharib" regarde par le hublot et voit les lumières scintillantes en dessous d'eux s'estomper progressivement, comme si elles lui faisaient aussi leurs adieux. Il se demande comment sera la vie à Paris et comment il affrontera les nouveaux défis. Mais malgré tout, il ressent une certaine paix d'avoir enfin fait un pas vers l'inconnu, un pas vers son rêve de liberté et de recherche de soi.

Il ouvre sa valise et sort une vieille photo, le montrant avec sa famille lors d'une fête. Il sourit tristement, puis remet la photo à sa place et referme la valise. Ensuite, il sort son téléphone portable et commence à regarder des photos de lui et de sa bien-aimée pendant le voyage, ravivant leurs souvenirs ensemble. Il sait que le chemin ne sera pas facile, mais il est prêt à affronter tout ce qui viendra. Il regarde de nouveau par le hublot et prend une profonde inspiration, prêt à commencer son nouveau chapitre dans la vie.

Le chemin

Plus de quatre heures s'étaient écoulées bien que la distance entre Le Caire et Paris ne dépasse pas trois heures en avion. Gharib regarda par la fenêtre de l'avion naviguant dans une mer de nuages, mais que sont ces vagues épaisses ? La mer n'était-elle pas calme lorsque son navire avait pris la mer ? Ces vagues qui combattaient son navire, aidées par des vents armés de toutes leurs forces pour l'empêcher d'avancer !

Ces vagues et ces vents, c'était exactement comme eux ! Ne sont-ils pas venus à lui il y a quatre ans lors de sa fuite sous la forme d'hommes armés ? Le tonnerre dans le ciel ressemblait au bruit qu'il avait entendu lorsque sa porte avait été brisée, le bruit des vagues était le même que celui qu'il avait entendu dès qu'ils lui avaient attaché les mains et mis le bandeau noir sur les yeux ! Ne les avait-il pas laissés là-bas ? Pourquoi sont-ils ici maintenant ?

Cette mer qui pousse son navire vers un endroit inconnu, c'était comme cette voiture noire dans laquelle ils l'avaient mis et qui l'avait emmené vers un lieu inconnu où le temps s'était arrêté et l'espace avait disparu ! Alors pourquoi est-il en mer maintenant ? N'avait-il pas prévu de voyager en avion ? Sa fuite sera-t-elle également comme sa vie qu'il n'a jamais pu contrôler ?

En ces moments, Gharib se rappela tous ces jours passés à essayer de fuir son passé, ces voix et ces visages qui le poursuivaient dans ses cauchemars. Il ferma les yeux, fuyant et combattant, il avait décidé d'atteindre avec son imagination l'endroit qu'il avait choisi. Cette fois, il ne les laisserait pas décider pour lui, cette fois, c'est lui qui dirigerait le navire, c'est lui qui triompherait, et il y arriverait !

Le mirage

Gharib avait toujours les yeux fermés, fuyant et combattant, continuant de dessiner avec son imagination des récits de victoire sur les vagues déchaînées. Mais il entendait le bruit de leur tumulte, annonçant la victoire, bien qu'il ne se soit pas encore rendu. Le visage de sa bien-aimée apparut, souriant ! Il se rappela sa foi en sa force, le réconfort de ses bras où il se réfugiait. Il poursuivit le récit de sa victoire. Mais il sentit le sable bouger rapidement sous ses pieds, il ouvrit les yeux précipitamment, et recula rapidement, résistant à la force des sables mouvants !

Il n'avait jamais vu ce désert auparavant. Avait-il vaincu les vagues traîtresses de la mer, ou était-ce les vagues qui avaient triomphé ? Il ne le savait pas, mais il entendit une voix dire : "Tu es le vainqueur !" Ce n'était pas une illusion, c'était une voix humaine ! La voix se répéta : "Tu es le vainqueur... Tu es le vainqueur..."

Gharib courut vers la voix, poussé par le sable et le vent vers le sud. Voilà l'origine de la voix. C'était un vieil homme souriant qui parlait à un jeune homme épuisé, mais dont le corps indiquait qu'il avait été musclé autrefois.

Gharib s'approcha encore plus, et entendit le vieil homme répéter : "Tu es le vainqueur !" C'étaient eux ! C'était Socrate parlant à Sisyphe !

Gharib entendit Socrate donner des conseils à Sisyphe, lui parlant de la nécessité de supporter les difficultés et lui expliquant une manière de rendre le port de la pierre moins douloureux, lui annonçant la victoire. Gharib se souvenait bien du visage de Socrate, oui c'était lui, le gardien de la cellule qui venait la nuit pour lui conseiller de signer les aveux que l'officier demandait afin de vivre en paix et de subir moins de tortures ! Gharib n'était-il pas lui-même Sisyphe ?

Gharib cria à haute voix au visage de Socrate : "Tu es un menteur ! Tu es fou ! Tu es exactement comme eux." Puis Gharib désigna Sisyphe et dit : "Tu n'aurais jamais dû obéir dès le premier jour ! Tu n'aurais jamais dû porter la pierre."

L' arrivée

Gharib s'enfuyait de Socrate et de Sisyphe en criant : "Socrate est un menteur, Sisyphe ne doit pas obéir !" Ses pieds s'enfonçaient dans le sable qui semblait le tirer en arrière, et le vent soufflait sur son visage, s'infiltrant dans son esprit, emportant avec lui ses douleurs, ses souvenirs, sa lutte, son amante, sa famille, ses amis, ... Il criait au vent de s'arrêter, mais il savait que rien ne pouvait arrêter les tempêtes intérieures.

Gharib voyait clairement le chemin devant lui, il le connaissait bien, l'ayant vu de nombreuses fois dans ses rêves. Il dessinait les contours de ce chemin dans son esprit depuis longtemps, et maintenant il était proche. Un sentiment de victoire et de triomphe l'envahit, et ses pas s'accéléchèrent, luttant contre le vent, le sable, les souvenirs et son souffle qui devenait de plus en plus court.

Des cris de joie résonnèrent en lui lorsqu'il réalisa qu'il était très proche. En un instant, le vent s'arrêta, le sable se calma et même les vagues de la mer déchaînée se turent. Tout autour de lui était silencieux, mais son esprit ne s'arrêtait pas. Il entendait l'écho de ses pensées résonner dans le vide, conscient qu'il était sur le point d'atteindre ce qu'il avait cherché tout ce temps.

Gharib était arrivé au vide absolu, où il ne trouva qu'une pancarte avec l'inscription : "Connais-tu la signification de ton nom ?" Gharib sourit dans le néant et laissa son esprit succomber à la tranquillité.

REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DU JURY

FERROUDJA ALLOUACHE
ZOULIKHA BENDAHMANE
RONAN DARGENT
CÉCILE DENIER
JEAN-PHILIPPE DEQUIN
BRIGITTE DUJARDIN
DENIS GAUTHEYRIE
SYLVIE GONZALEZ
DAVID GOURGUECHON
LAURENCE HALLOUIN
LUDOVIC MAILLARD